

Mots. Les langages du politique

76 (2004)

Guerres et paix. Débats, combats, polémiques

Anne Rasmussen

La « science française » dans la guerre des manifestes, 1914-1918

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Anne Rasmussen, « La « science française » dans la guerre des manifestes, 1914-1918 », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 76 | 2004, mis en ligne le 21 avril 2008. URL : <http://mots.revues.org/1843>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions

<http://mots.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/1843>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Anne RASMUSSEN¹

La « science française » dans la guerre des manifestes, 1914-1918

Une dizaine d'années après la Grande Guerre, Julien Benda entamait en 1927 avec son ouvrage au titre fameux, *La trahison des clercs*, une antienne vouée à la plus grande postérité : les intellectuels avaient failli à leur vocation à la défense de l'universel, lorsqu'ils étaient entrés dans l'ère des passions asservies aux particularismes. En outre, comportement symptomatique, selon Benda, du bouleversement moral moderne, non seulement ils avaient adopté les passions politiques, mais surtout ils avaient « fait rentrer leurs passions politiques dans leur activité de clercs »². Ainsi avaient-ils, en termes plus contemporains, perdu leur autonomie. En France, si l'affaire Dreyfus avait constitué un moment fondateur des formes d'engagement intellectuel, au nom de l'universel, dans l'arène publique, c'est la Première Guerre mondiale qui sembla apporter le point d'orgue au dévoiement des clercs – tel que le déplorait Benda – au service d'un intérêt particulier, celui de la nation. De part et d'autre des frontières séparant les belligérants, le premier conflit mondial fut en effet proclamé la « guerre du droit » : une notion qui impliquait une construction idéologique et des ressources discursives mobilisées à l'appui du travail permanent de légitimation de l'effort de guerre gigantesque et durable consenti par les populations. Le conflit fit ainsi rejouer, mais au profit d'autres causes, des mécanismes mis en place près de vingt ans plus tôt dans l'Affaire : la formation de configurations intellectuelles collectives, plutôt que l'addition de comportements individuels.

Nous explorerons ici la construction par le discours de ces « intellectuels collectifs » de guerre, eux qui occupaient en France les sommets de l'édifice intellectuel de la Troisième République, en particulier les structures corporatives et symboliques des universités et des académies³. En effet, l'autorité que conférait

1. Université Louis Pasteur, Strasbourg 1 – Institut de recherches interdisciplinaires sur les sciences et la technologie – anne.rasmussen@medecine.u-strasbg.fr

2. J. Benda, 1975, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, [1927], p. 140.

3. Pour l'Allemagne, W. J. Mommsen, 2000, « Wissenschaft, Krieg und die Berliner Akademie der Wissenschaften », W. Fischer (dir.), *Die preussische Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1914-1945*, Berlin, Akademie Verlag, p. 423. Pour la France, l'étude de M. Crosland, 1992, *Science under Control. The French Academy of Sciences*, Cambridge, Cambridge University

«la science», autant que la référence à des savoirs académiques et validés, furent cruciaux dans une guerre qui définissait comme enjeu ultime la lutte du vrai contre le faux⁴, lutte au nom de laquelle des pratiques nouvelles et des discours devaient guider l'action. L'établissement de la «vérité» passait autant par la recherche des causes de la guerre (qui en était le fauteur, et donc le responsable ? – question centrale pour les diplomaties qui requéraient à cette fin des preuves), qu'il présidait aux nécessités de la censure et de la propagande d'État, ou encore qu'il allait orchestrer, après-guerre, la collecte des témoignages sur l'expérience de guerre. Ces intellectuels-là n'incarneraient certes pas à eux seuls toute la guerre ; la sphère de la dissidence, dont Romain Rolland fut la figure de proue, montra combien il existait d'autres tentations que celles de la légitimation de la guerre du droit. Mais elles demeurèrent toutefois marginales.

Si l'on devait emprunter à la grille de lecture classique des «intellectuels organiques», on s'intéresserait à la liaison entre un groupe social – ici, la nation – et une élite d'intellectuels qui lui donne son homogénéité et la conscience de sa propre fonction. On analyserait la formation de «l'hégémonie de représentations dominantes» sur la société – ici, la culture de guerre – dont les intellectuels seraient les «commis» ou les intermédiaires. Mais au lieu de s'enfermer dans une logique comptable de pesée du rôle qu'exercent les clercs sur le consentement de la société à la guerre, on s'intéressera plutôt à ses modalités qui reposent sur des relations inédites associant science et politique, sous la forme d'un continuum. Celui-ci prend place dans un ensemble de représentations et d'idées qui vont irriguer le champ scientifique, autant que les arènes sociale et politique : ce que l'on dénommait, en d'autres temps, l'idéologie, et que la guerre va caractériser sous le terme de propagande.

Entre toutes les figures de l'autorité universitaire et académique convertie aux besoins de la guerre, on retiendra tout particulièrement les discours produits par les «savants» dans le cadre des sciences dites exactes et expérimentales, plutôt que ceux des philosophes, des historiens, des sociologues, des écrivains, déjà bien étudiés, en Allemagne surtout⁵. Tandis que les formes discursives des

Press, s'arrête malheureusement en 1914.

4. C. Prochasson et A. Rasmussen (dir.), 2004, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte.

5. W. J. Mommsen (dir.), 1996, *Kultur und Krieg : die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, Munich, R. Oldenbourg Verlag ; K. Flasch, 2000, *Die geistige Mobilmachung. Die deutschen Intellektuellen und der Erste Weltkrieg*, Berlin, Alexander Fest Verlag ; P. Soulez (dir.), 1988, *Les philosophes et la guerre de 14*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes. Pour la France : C. Prochasson et A. Rasmussen, 1996, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte ; M. Hanna, 1996, *The Mobilization of Intellect : French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge (Mass.), Harvard University.

experts des sciences sociales sont réputées plus immédiatement idéologiques, la représentation traditionnellement attachée au discours scientifique, par ses praticiens comme par le public, lui impute une forme neutralisée, vouée à l'administration de la preuve hors d'atteinte des contingences extérieures. Ainsi Paul Painlevé, mathématicien et ministre tout à la fois, apostrophait-il les académiciens des sciences en 1918 : « Votre mission est la recherche de la vérité scientifique, sur laquelle n'ont de prise ni le temps, ni la mort, ni les passions humaines. Au plus fort des orages, votre raison ne saurait se départir de ses règles inflexibles »⁶. Puisqu'il convenait de faire la guerre chacun selon sa fonction sociale, on assignait au scientifique dans le conflit, non pas d'élaborer des formes idéologiques de discours, mais de mobiliser ses savoirs spécifiques, ceux que les chimistes et les physiciens, les mathématiciens ou les géodésiens pouvaient faire fructifier dans l'artillerie, la balistique, la guerre des gaz ou le repérage par le son⁷ : « dans Syracuse assiégée, Archimède appliquait la rigoureuse justesse de la Géométrie à la construction de catapultes géantes : quel est donc le savant dont l'esprit resterait sourd à l'appel de la patrie en danger ? », demandait encore Painlevé, nourrissant ainsi une mythologie de l'enrôlement patriotique des savants, de l'antiquité grecque à la Première Guerre mondiale, en passant par la levée en masse de l'an II⁸.

Dans le domaine des sciences sociales et humaines, cette rhétorique présidait aussi à l'engagement d'un Lavis, d'un Durkheim ou d'un Bergson dans la guerre, mais sans présager de la neutralité de leurs disciplines mobilisées. Au contraire, la collection qu'ils animèrent, « Études et documents sur la guerre », enrôlait la logique propre à chaque science : il appartenait à l'historien de rendre compte des origines du conflit, au sociologue de « dépendre l'Allemagne telle que la guerre l'a révélée » et d'analyser les mentalités collectives à l'œuvre dans l'affrontement, au philosophe d'édifier le droit de la guerre. Malgré leur pétition de principe différente, les savants n'échappèrent toutefois en rien, et pas moins que les praticiens des sciences sociales, à cette conversion qui les fit passer de l'action à l'énoncé du bréviaire de l'action. S'engager par la plume devint, pour des savants « organiques » qui n'avaient plus l'âge de combattre, un moyen de surmonter la culpabilité d'appartenir à une génération protégée. C'est ce dont témoignait, parmi bien d'autres, le physicien Pierre Duhem qui, en écrivant

6. P. Painlevé, 1918, discours à l'Académie des sciences, ouverture de la séance du 7 janvier, *Comptes rendus de l'Académie des sciences (CRAS)*, t. 166, n° 1, p. 17.

7. A. Rasmussen, 2003, « Mobiliser, remobiliser, démobiliser : les formes d'investissement scientifique en France dans la Grande Guerre », *1418 Aujourd'hui. Today. Heute*, n° 6, *Le sabre et l'éprouvette. L'invention d'une science de guerre. 1914-1939*, p. 49-59.

8. P. Painlevé, ouvr. cité, p. 17.

La science allemande, entendait entrer « en propagande » : « On m’assigne mon poste de combat, j’accours ; le poste est sans danger, il sera donc sans gloire ; je n’y puis verser mon sang, mais j’y verserai tout ce que mon cœur contient de dévouement »⁹.

Des textes de guerre en réseaux

Les travaux récents d’anthropologie historique ont montré combien la Grande Guerre avait sanctionné une rupture radicale dans le franchissement de seuils de violence : violence effective du champ de bataille et des atrocités affectant les non-combattants, violence symbolique du discours qui fonde l’action¹⁰. Malgré leur écart, ces deux comportements eurent en commun d’avoir à faire de l’ennemi – qu’il s’agisse du soldat au combat ou du savant dans le discours scientifique – un « autre ». Les processus d’exclusion furent d’autant plus radicaux et la violence plus aigüe que le conflit surgissait entre deux figures du même : l’Allemand et le Français, et entre des savants dont l’avant-guerre avait établi – au moins dans l’opinion commune – que la circulation et la coopération transnationales était leur mode normal de fonctionnement, au sens où Thomas Kuhn a défini la « science normale ». La guerre imposant d’identifier l’adversaire à un « autre », elle suscita une brutalisation du discours qui empruntait une rhétorique de contestation sans rapport avec les formes du récit établissant le régime de certitude scientifique. Elle réclamait un langage de rupture inédit. Comment s’opéra chez les scientifiques cette conversion ? Deux moments sont cruciaux : ceux de l’entrée et de la sortie de l’état de guerre, comme John Horne¹¹ l’a bien mis en valeur en soulignant l’existence, au cours de la longue durée du conflit, de phases mobilisatrices cycliques et d’intensité inégale.

Dans les premières semaines de la guerre, un texte entre tous, l’« Appel des 93 » (An die Kulturwelt), d’octobre 1914, fonctionna auprès des savants comme un emblème, bien qu’il ne fût, ni le premier d’une longue série – par exemple, dès septembre 1914, les historiens d’Oxford avaient signé collectivement un plaidoyer, « Why we are at war » – ni doté d’une exceptionnelle singularité au sein d’un ensemble de textes allemands émanant de cette littérature de protestation. Ainsi, en octobre 1914, furent également diffusés le manifeste des

9. P. Duhem, 1915, *La science allemande*, Paris, A. Hermann, p. 4.

10. Pour un bilan, voir S. Audoin-Rouzeau et A. Becker, 2000, *1418. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard.

11. J. Horne (éd.), 1997, *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press.

22 universités allemandes, signé par leurs recteurs s'élevant contre les accusations dont l'Allemagne faisait l'objet, et destiné aux universités étrangères, ou encore le manifeste des 3 016 professeurs des universités et des écoles supérieures d'Allemagne, tandis qu'une ligue fondée à Berlin, le Kulturbund avec à sa tête le fameux anatomiste Waldeyer, prolongeait le manifeste des 93. C'est pourtant ce texte-là qui, d'emblée et par la suite, fut constamment invoqué, répété, ressassé. Daté du 3 octobre, imprimé sur quatre pages in-4°, traduit en dix langues, il parut dans les journaux allemands le 4 octobre. Le 10, l'Action française en donnait des extraits d'après des journaux italiens, avec un premier commentaire de Charles Maurras. Le 13, la traduction désignée comme la « version française officielle » fut publiée dans le journal *Le Temps*, qui la compléta, le 16, par la liste des 93 signataires, composée majoritairement d'universitaires : naturalistes (Haeckel), physiciens (Planck, Röntgen), philosophes (Wundt), psychologues, historiens (Lamprecht), théologiens (Harnack), juristes (Brentano)¹².

En écho à cette publication, se forma ensuite une première nébuleuse de textes, composée d'extraits du manifeste et de traductions qui révélaient de multiples écarts avec le texte d'origine. Ceux-ci étaient lisibles dans le titre même : « manifeste des intellectuels allemands », « appel des 93 », ou « des 89 », « protestation des savants allemands », « appel au monde civilisé » – expression française qui utilisait les ressources du couple antithétique *Kultur*/civilisation – ou encore « manifeste des 93 savants de Guillaume II ». Ces écarts pouvaient travailler le texte dans un sens ou dans l'autre : l'Académie des sciences déplora ainsi que les traductions françaises publiées « loin d'aggraver le caractère de l'original, en auraient plutôt atténué la violence »¹³. S'y ajouta ensuite toute une configuration de discours, suscités cette fois par la réception de l'appel des 93. Toutes les institutions académiques et universitaires, françaises et alliées (anglaises et russes notamment), énoncèrent, du 21 octobre à la fin novembre 1914, protestations, contre-manifestes, déclarations, destinés à des strates concentriques de publics¹⁴ – d'abord les pairs savants, puis les pays neutres, enfin « l'opinion

12. Sur le manifeste, voir : B. Vom Brocke, 1985, « Wissenschaft und Militarismus. Der Aufruf der 93 « An die Kulturwelt » und der Zusammenbruch der internationalen Gelehrtenrepublik im Ersten Weltkrieg » W. M. Calder III, H. Flashar et T. Lindken (éd.), *Wilamowitz nach 50 Jahren*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 647-719 ; J. et W. von Ungern-Sternberg, 1996, *Der Aufruf an die Kulturwelt : das Manifest des 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart, Frank Steiner.

13. Archives de l'Académie des sciences, fonds Émile Picard, carton n° 1733.

14. Notamment : déclaration de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 21 octobre ; discours de Paul Appell et de Louis Renault, séance publique annuelle des 5 Académies, 26 octobre ; protestation de l'Académie française, 29 octobre ; protestation de l'Académie des sciences morales et politiques, 31 octobre ; protestation de l'Académie des sciences, 2 novembre ;

du monde civilisé» – autant de textes qui citaient et schématisaient, tout en les déplaçant, les argumentaires du texte allemand. L'intertexte ainsi constitué fut augmenté de la diffusion de multiples commentaires, parfois substantiels, dont les plus remarquables furent ceux de l'historien de l'Action française Louis Dimier, «L'appel des intellectuels allemands», ou de Théodore Jaulmes : «Ignorance ? Inconscience ? Ou hypocrisie ? Étude méthodique de l'Appel aux nations civilisées». La nébuleuse de textes ainsi constituée fonctionna comme un stéréotype, au sens où l'a analysé Ruth Amossy : un objet imprimé dupliqué à l'infini, fondé sur la reproduction d'un même modèle, permettant la fabrication d'une représentation du texte d'origine, et d'une représentation du groupe qui l'a produit¹⁵. De la production de ce stéréotype et de cette configuration discursive, de la manière dont elle joua et rejoua tout au long du conflit, quelques effets en retour peuvent être mis en valeur.

Les mécanismes de constitution d'un intellectuel collectif

L'appel des 93 sonna l'entrée en guerre intellectuelle, et servit pendant quatre ans de ressource argumentaire, du côté des savants alliés, à l'intervention légitime. Ainsi l'Académie des inscriptions et belles-lettres soulignait, le 21 octobre, qu'elle n'avait pas jusqu'ici protesté contre les «actes de barbarie disciplinés» qu'avaient accomplis les armées allemandes, parce que

ces violences lui paraissaient assez hautement réprochées et flétries par l'indignation qui s'élevait de toutes parts. Mais aujourd'hui, l'appel qui vient d'être adressé à l'opinion publique, en vue de l'égarer, par un certain nombre de savants allemands, ne lui permet plus de garder le silence.

On ne se situait plus désormais dans la sphère de la science, mais dans celle de la morale, qui faisait dénoncer des crimes, des comportements sauvages, une infériorité morale quasi-anthropologique de l'ennemi. Ce n'est pourtant pas la barbarie en tant que telle qui suscitait l'intervention intellectuelle, c'est la «barbarie savante» – formule attribuée au Suisse La Harpe et devenue cliché –, une

manifeste des universités françaises aux universités des pays neutres, 3 novembre ; déclaration de la Société des gens de lettres, 27 octobre ; protestation des artistes français, 30 octobre ; discours d'Alfred Croiset et d'Ernest Lavisse, séance de rentrée de la faculté des lettres, 5 novembre ; déclaration du Grand Orient de France, 11 novembre ; discours de Joseph Barthélémy, séance de rentrée de la faculté de droit, 9 novembre ; discours du Dr Capitan à l'École d'anthropologie, 10 novembre ; appel de l'École des hautes études aux pays neutres, 15 novembre ; protestation de l'Académie de médecine, 18 novembre.

15. R. Amossy, 1991, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

«dévastation civilisée», calculée et systématisée instituant la «*professor-made war*» selon la formule du *Times*. L'autorité de la science ennemie mise au service de la violence, telle devenait, selon le philosophe Émile Boutroux, l'icône même du comportement du savant germanique : «ce n'est pas malgré leur culture supérieure, c'est en vertu de cette culture même»¹⁶.

Du point de vue formel, l'appel des 93 était construit autour d'une chaîne répétitive de dénégations – «il n'est pas vrai que» – récusant les thèmes des responsabilités allemandes dans le déclenchement du conflit, l'invasion de la Belgique et les atrocités, autant d'affirmations considérées comme des mensonges émanant de la propagande ennemie. Ce fonctionnement binaire identifiait tout le conflit à une lutte du vrai contre le faux et permettait à chaque camp scientifique de sortir de son champ d'intervention traditionnel tout en prétendant y demeurer, au nom de la recherche de la vérité, quintessence de l'activité savante selon la rhétorique commune. Il rendait aussi le discours totalement réversible. Comme le soulignait le géodésien Charles Lallemand,

ce manifeste est bien l'une des plus extraordinaires accumulations de défis à la vérité que l'on ait jamais osé produire [...]. Pour mettre en accord avec la vérité vraie le manifeste en question, il suffit tout bonnement d'y remplacer les «affirmations» par des «négations», et inversement.¹⁷

Ainsi ce discours codé autorisait, selon les publics auxquels il se destinait, tous les glissements de sens. Il mettait en valeur l'ambivalence attachée alors à la notion de propagande¹⁸. Identifiée à la désinformation ennemie, elle portait l'image négative d'un vulgaire bourrage de crâne, pratique qui éveillait la plus grande méfiance envers la cause qu'il entendait servir. Mais faire œuvre propagandiste devenait moral et salutaire s'il s'agissait de contrecarrer le mensonge de l'adversaire. Là aussi, le retournement était possible. Le mathématicien Gaston Darboux en faisait la démonstration *a contrario* :

La publication du Manifeste des Intellectuels a eu sur l'opinion des Neutres une telle influence, elle a jeté sur les origines de la guerre tant de clarté, elle a été pour nous un tel bienfait qu'il faudrait plutôt encourager nos ennemis à se livrer à des manifestations nouvelles, si utiles à notre cause.¹⁹

Le manifeste fut interprété comme l'intervention d'un intellectuel collectif allemand, provoquant la constitution en retour d'entités nationales symétriques.

16. É. Boutroux, 1914, «L'Allemagne et la guerre», *Revue des deux mondes*, 15 octobre.

17. C. Lallemand, 1914, «Lettre à l'astronome Forster», *Le Temps*, 29 octobre.

18. J. Horne, 2004, «“Propagande” et “vérité” dans la Grande Guerre», C. Prochasson et A. Rasmussen (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, p. 76-95.

19. Archives de l'Académie des sciences, comité secret du 15 mars 1915, p. 180.

La désignation de l'adversaire était rendue possible par la liste de noms et d'institutions qui exprimaient, à la fois, la totalité de la communauté, désormais aisément circonscrite, et grâce à la diversité des disciplines, « la science allemande » unitaire et singulière. Ce texte, pourtant de circonstance, était postulé comme représentatif par ceux qui, à l'image de Louis Dimier, soulignaient que « les sentiments qui se peignent dans ce document [...] composent un parfait portrait des sphères intellectuelles allemandes »²⁰. Ce que Max Scheler désigna comme une « première expérience collective », celle de la haine, devait faire émerger de l'unicité et de l'univoque à partir du multiple : un groupe de pairs désignait la représentation de la science nationale, des images multiples se réduisaient à un stéréotype unifié. Désigner l'adversaire permettait, en corollaire, de s'auto-désigner comme une entité cohérente : l'Académie et l'Université réunies se proclamèrent l'incarnation de « la science française », affirmation d'identité collective totalement inédite dans l'université française qui se réduisait habituellement, comme l'a montré Christophe Charle, à des identités de facultés, et qui s'était déchirée dans le combat dreyfusard. Cette aspiration relayait le mythe nostalgique d'une unité universitaire et encyclopédique, à la fois disciplinaire et politique, et trouvait des expressions lyriques dont témoigne la voix du physicien Pierre Duhem : « toutes les poitrines halètent du même souffle, tous les cœurs battent des mêmes sentiments, une seule âme fait agir ce grand corps. Pour sauver la terre de France »²¹.

S'il s'agissait, dans la forme, d'un langage de rupture, cela ne signifiait pas pour autant un complet bouleversement des références d'avant-guerre. Quinze ans d'histoire renouvelée de la culture de guerre ont souligné combien cet ensemble discursif, trop schématiquement désigné comme « propagande », s'était adossé à un puissant substrat culturel qui s'était enraciné dans les mœurs intellectuelles de la République depuis près d'un demi-siècle²². Dans la fabrique de ces représentations de longue durée, au cœur du champ scientifique, aucun discours n'avait eu plus de succès que celui qui définit la notion de « science nationale ». Pierre Duhem, qui était aussi historien des sciences à ses heures, s'en était fait le champion au tournant du siècle en théorisant la caractérisation nationale de la science : les déterminations de la science française y étaient alors opposées à celles de la science anglaise. La guerre ne fit que prolonger les

20. L. Dimier, 1915, *L'appel des intellectuels allemands*, Paris, Nouvelle librairie nationale, p. 5.

21. P. Duhem, *ouvr. cité*, p. 3.

22. S. Audoin-Rouzeau, 1990, « "Bourrage de crâne" et information en France en 1914-1918 », J.-J. Becker et S. Audoin-Rouzeau (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Nanterre, Centre d'histoire de la France contemporaine.

mêmes archétypes, en les étendant à la science allemande et en les systématisant. Ceux-ci reposaient essentiellement sur une opposition féconde, simple et répétitive, entre les termes du couple : esprit géométrique – une formule originale qui renvoyait aux tendances formalistes de la science germanique – et esprit de finesse :

L'esprit géométrique donne corps à l'édifice que l'esprit de finesse a, tout d'abord, conçu ; entre ces deux esprits, il y a une hiérarchie analogue à celle qui ordonne le maçon à l'égard de l'architecte ; l'esprit géométrique ne poursuit pas de déductions fécondes, s'il ne les dirige vers le but que l'esprit de finesse a discerné. [...] *Scientia germanica ancilla scientiae gallicae*.²³

Dans les académies qui composent l'Institut, la publication du manifeste des 93 suscita une discussion sur le bien-fondé d'exclure les signataires de l'appel du nombre des associés et des correspondants étrangers. Tandis que les scientifiques de la Royal Society londonienne s'interdisaient de prendre en la matière une décision avant la conclusion de la paix, la plupart des académies en France adoptèrent début 1915 des mesures d'exclusion des savants signataires allemands. L'Académie des sciences retarda quant à elle sa décision, qu'elle débattit en comité secret en mars 1915²⁴. Plus de six mois après le début des hostilités, l'unanimité des premières semaines n'était plus de mise. Face à la majorité qui plaidait avec le secrétaire perpétuel Émile Picard en faveur de la radiation immédiate des signataires, voire avec le virulent physicien Albert Dastre en faveur de l'exclusion de tous les associés allemands (« tous les Allemands sont également indignes, il n'y a pas de distinction à faire entre les signataires et les autres »), d'autres s'opposèrent à la radiation. Certains, tel le doyen alsacien Paul Appell, étaient pour remettre la décision à la paix et proposèrent, dans l'attente, une suspension provisoire des Allemands ; d'autres, derrière l'astronome Gabriel Lippmann, s'opposèrent à leur exclusion en invoquant des motifs formels – l'atteinte portée au principe d'inamovibilité des membres. Au-delà des plaidoyers circonstanciels, la véritable ligne de fracture ne séparait pas tant les partisans et les opposants de la radiation, qu'elle ne mettait en exergue deux types de postures propres à l'engagement savant. Pour le politiquement très conservateur Émile Picard, l'enjeu était purement moral : « Il ne s'agit pas d'une question scientifique – la science des signataires n'est pas en jeu ; il s'agit d'une question de moralité [...]. Les signataires doivent être exclus parce qu'indignes ».

23. P. Duhem, ouvr. cité, p. 142-143.

24. Les citations suivantes sont extraites des Archives de l'Académie des sciences, comité secret du 15 mars 1915, p. 180-183.

Si, face à lui, le biologiste Yves Delage était également favorable à la radiation, c'était en vertu, non pas de la morale, mais de la raison scientifique : le grief que l'Académie des sciences devait sanctionner chez les savants allemands était « d'avoir manqué sciemment à la méthode scientifique en affirmant des faits sans preuve à l'appui ». Les scientifiques entendaient par là ne pas s'exclure des modes de fonctionnement qui régissaient les sciences humaines et qu'exprimaient les directeurs de la *Revue historique* dans leur dénonciation des Allemands : « Placés en face d'un très grave problème d'histoire contemporaine, ils ont oublié tout à coup, et comme s'ils obéissaient à une consigne, les principes mêmes de leur enseignement et de leurs livres »²⁵. On reconnaît là un réflexe dreyfusien, selon lequel on intervient dans le champ politique au nom d'une épistémologie et d'une image essentialisée de la science, identifiée à une méthode et à des règles de conduite singulières. Au-delà, ces postures participent à la constitution d'une certaine manière de se penser comme savant, ce que l'on a pu désigner à la suite d'Edward P. Thompson et de Dominique Pestre, comme « une économie morale » des scientifiques.

Remobilisation d'en haut et d'en bas

La fin du conflit suscita un regain mobilisateur, réactivé par la définition de plus en plus urgente des buts ultimes de la guerre, et par la question pressante des responsabilités. Celle-ci s'avèrerait déterminante pour justifier du thème des réparations dont l'enjeu se déploya sur le terrain moral autant qu'économique – le dernier point n'était pas sans importance quant au renouveau des laboratoires et à la réorganisation scientifique internationale d'après-guerre. Cette remobilisation s'articula autour de nouvelles sources de discours, dans lesquelles on vit rejouer des catégories qui avaient fonctionné en 1914, et notamment la réapparition d'une violente hostilité envers l'ennemi. Au cours des deux derniers mois de la guerre, tout comme on l'avait vu pendant les deux premiers, les académies réoccupèrent le devant de la scène. Ce sont là encore des textes, en très petit nombre, qui relancèrent une profusion de discours sur l'ennemi. Désormais, la mobilisation opérationnelle des ressources scientifiques pour le champ de bataille, prioritaire depuis quatre ans, repassait au second plan, et l'effort propagandiste des intellectuels au premier.

25. C. Bémont et C. Pfister, 1914, « Appel des Allemands aux nations civilisées », *Revue historique*, n° 117, p. 2. Voir V. Duclert, 1999, « L'engagement scientifique et l'intellectuel démocratique. Le sens de l'affaire Dreyfus », *Politix*, n° 48, p. 71-94.

Un évènement entre tous, la libération de Lille, prit une dimension symbolique. Cinq savants lillois – Witz, Calmette, Parenty, Laguesse et Duret – membres et correspondants de l’Institut, de l’Académie de médecine et de l’Académie d’agriculture, et retenus dans la ville occupée jusqu’à sa libération, adressèrent à cette occasion une lettre à l’Académie des sciences qui scella dans les institutions savantes le retour en force du thème des atrocités, largement atténué entre 1915 et 1917. Cette lettre à laquelle l’Académie donna le plus large écho, rendait compte des conditions de l’occupation. Il y s’agissait de barbarie, qui impliquait la responsabilité du peuple allemand dans son ensemble, et celle des savants en particulier : «Les intellectuels d’outre-Rhin ont une lourde part de responsabilités dans ces atrocités»²⁶. L’Académie répondit aux Lillois quelques jours avant l’armistice : «Des réparations et des expiations sont nécessaires pour des forfaits plus odieux que ceux qu’a connus l’humanité dans les temps les plus barbares»²⁷. En 1914, à la faveur de la dénonciation du manifeste des 93, le thème de la barbarie savante désignait la nature du système cautionné par les intellectuels organiques et la coresponsabilité des savants, des dirigeants et des militaires allemands. En 1918, le transfert était achevé, et l’identification du savant au barbare désormais pleine et entière.

En continuité, un autre texte joua un grand rôle dans le regain de mobilisation qu’entendait susciter l’Académie. En octobre 1918, nombre d’institutions savantes participèrent à une conférence interalliée à Londres. Celle-ci avait pour objet d’envisager le devenir après-guerre des organisations internationales scientifiques, et – symétrique à la question de l’exclusion des savants allemands posée en 1914-1915 – de définir la place qu’y tiendraient les ressortissants des «nations ennemies». Cette conférence se solda par une déclaration votée à l’unanimité des académies participantes, le 11 octobre 1918, soulignant à son tour «que des réparations et des expiations sont nécessaires», et par un discours du mathématicien Émile Picard, secrétaire perpétuel de l’Académie des sciences française, promu cheville ouvrière des instances internationales d’après-guerre. On en retint une phrase, qui elle-même reprenait en écho le texte des Lillois : «Les intellectuels d’outre-Rhin ont une lourde part de responsabilité dans les atrocités commises par les armées allemandes»²⁸. Le motif rhétorique des discours à venir était trouvé.

26. É. Picard, 21 octobre 1918, *CRAS*, t. 167, n° 17, p. 570. Sur la difficile démobilisation culturelle, voir B. Cabanes, 2004, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil.

27. Réponse de l’Académie des sciences aux professeurs retenus à Lille, 1918, *CRAS*, t. 167, n° 19, p. 662.

28. Allocution d’É. Picard à la conférence de Londres, 11 octobre 1918, *CRAS*, t. 167, n° 17, p. 569. Sur l’après-guerre, voir B. Schroeder-Gudehus, 1978, *Les scientifiques et la paix*.

Au-delà des instances académiques, à l'origine d'une mobilisation « d'en haut », on peut saisir le tissu plus démocratique des sociétés savantes grâce à un corpus que recèlent les archives de l'Institut²⁹. Ce corpus est composé d'une cinquantaine de lettres, autant de réponses à l'enquête menée par l'Académie des sciences début novembre 1918, qui soumettait à toutes les sociétés savantes nationales, des plus prestigieuses aux plus petites sociétés locales d'émulation, les résultats de la conférence de Londres. Quel sort devait être réservé aux scientifiques allemands dans l'après-guerre ? Comment organiser internationalement la coopération dans l'avenir ? Dans leur interrogation aux savants de toute la France, les deux secrétaires perpétuels, Émile Picard et le minéralogiste Alfred Lacroix, mettaient en exergue la nouveauté de la situation : alors que les guerres antérieures n'avaient pas détruit l'estime mutuelle des savants des pays belligérants et que les liens rompus avaient pu être renoués à la paix, « aujourd'hui les conditions sont tout autres. Des crimes sans nom vont laisser dans l'histoire des nations coupables une tâche que des signatures au bas d'un traité ne sauraient laver »³⁰. L'intérêt des lettres conservées est de mettre en valeur deux principales caractéristiques de ces discours.

D'une part, comme dans l'épisode du manifeste des 93, chacune des sociétés fit écho au discours académique officiel et reprit à l'identique des fragments de textes émanant de la conférence de Londres, du discours de Picard ou de la lettre des Lillois. On a là une nébuleuse de textes qui amplifient un discours originel et créent l'effet d'emphase propre à la mobilisation culturelle. Toute la France savante accédait à la parole, et pourtant les termes étaient identiques, autour d'un motif unique inlassablement répété. D'autre part, des variations singulières étaient toutefois lisibles dans cette parole commune. Les sociétés les plus installées, de dimension nationale et au spectre savant le plus large, répondirent plus en nuances. Le plus urgent à leurs yeux était d'engager la reconstruction scientifique, et de trouver leur place dans une société internationale au fonctionnement révisé. Celle-ci serait concurrentielle et ne saurait se passer des leçons qu'avait données l'Allemagne avant 1914. La démobilisation culturelle se profilait ici, qui contribuerait à nuancer le thème des réparations indispensables.

La communauté scientifique internationale au cours des années 20, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

29. Archives de l'Académie des sciences, fonds Émile Picard, carton n° 1733, dont sont extraites les citations.

30. É. Picard et A. Lacroix, 1918, conférence interalliée des Académies scientifiques à Londres, *CRAS*, t. 167, n° 17, p. 566.

À l'inverse, la science « d'en bas » était loin de ces préoccupations d'avenir. Au lieu, elle aussi, d'édulcorer la version académique officielle, pourtant militante quand elle était portée par un Émile Picard, elle la portait à incandescence et s'inscrivait dans le registre de la dénonciation morale, hors du champ scientifique. Les petites sociétés locales prônaient « l'élimination de l'élément allemand » des futures relations internationales scientifiques et surenchérisaient dans l'identification du savant allemand au barbare. Elles dénonçaient la médiocrité des relations d'avant-guerre : « Nos ennemis, malgré les promesses et les témoignages d'entente qu'ils ne manquaient pas de nous prodiguer à l'occasion des congrès, en réalité ne voulaient pas la paix, et préparaient la guerre » (Société des agriculteurs de France, 19 novembre 1918). Elles renvoyaient au « manifeste odieux » des 93, « texte infâme » qui justifiait les « horreurs auxquelles les savants allemands ont donné leur approbation ». « Nos ennemis actuels », soulignait la Société d'histoire naturelle du Loir-et-Cher, une semaine pourtant après l'armistice, « par leur atrocités se sont mis hors les lois de l'humanité ».

Nous devons éviter toute rencontre susceptible de nous mettre en leur présence, toute correspondance leur ouvrant le moindre coin de notre pensée et de notre cœur. (Société d'encouragement pour l'industrie nationale, 20 novembre)

En vertu de cette distinction quasi-anthropologique affectant le savant ennemi, il ne pouvait être question qu'après-guerre la mobilisation cessât. « Il est impossible de collaborer avec des hommes qui ne considèrent la Science que comme un moyen perfectionné d'assassiner des êtres sans défense » (Société linnéenne de Bordeaux). Le représentant de la Société botanique et d'études scientifiques du Limousin suggérait que « peut-être pourra-t-on plus tard reprendre les relations d'autrefois, mais j'en doute, ayant la conviction qu'en république comme en monarchie, le boche – savant ou ignorant – restera boche » (16 novembre). Il ne croyait pas à « la conversion du peuple de proie : cette incrédulité est peut-être le reflet des actes de brutalité sans excuse, des assassinats, des destructions sans justifications qui nous reviennent des départements délivrés par la vaillance de nos soldats ». Pour l'Académie florimontane d'Annecy, la seule rédemption possible exigerait le désaveu public par les savants des empires centraux « des actes commis par leurs armées et leurs chefs en violation de toutes les lois humaines et des atrocités inouïes qui ont soulevé l'indignation de tout le monde civilisé » (21 novembre). En science, il n'était pas, contrairement à la sphère politique, de réparations possibles. Ce qui était engagé relevait d'un autre ordre.

La guerre était « systématiquement inhumaine », avait souligné Durkheim. Elle ne pouvait donc être guerre juste qu'à la condition que l'ennemi soit désigné comme responsable de son déclenchement et, pire, de sa légitimation. Ce sont ainsi des stéréotypes forgés aux premiers jours du conflit, ceux qui avaient

fondé le genre prospère de la littérature de dénégation, et qui furent réactivés dans les derniers soubresauts de la guerre idéologique, qui armèrent encore les constructions culturelles d'après-guerre. Le thème de la conversion des savants du camp adverse – accusés d'être passés de l'universalité et de la neutralité supposées de leur activité à la défense idéologique d'intérêts particularistes – fut un des ressorts permanents de la poursuite de la mobilisation culturelle. Il n'est guère étonnant d'en trouver trace jusque dans les années 1930 chez les acteurs politiques majeurs de la sortie de guerre, tel Clemenceau : la dénonciation de la barbarie constituait pour lui un morceau de choix dans l'affirmation de la culpabilité allemande, et donc dans la justification de la politique des réparations. Le manifeste des 93 y figurait encore comme l'acte inaugural :

Quel document plus propre à faire apparaître la redoutable orientation de la « culture allemande », que le fameux manifeste des 93 super-intellectuels de la Germanie, pour justifier l'agression militaire la plus sanglante et la moins excusable contre les grands foyers de civilisation.³¹

Il pourrait être plus surprenant de voir Julien Benda, le pourfendeur de l'asservissement des clercs, se soumettre à une grille de lecture qui présente bien des analogies. Selon lui, si le clerc français s'était de manière coupable adonné aux passions politiques, c'était du fait de la responsabilité des Allemands :

Il convient de reconnaître que, dans cette adhésion du clerc moderne au fanatisme patriotique, ce sont les clercs allemands qui ont commencé. [...] Le clerc nationaliste est essentiellement une invention allemande.³²

En idéalisant la figure du savant dégagé des contingences, en imputant à la science un fonctionnement qui la distingue par essence de l'idéologie, et en condamnant comme une faute scientifique la posture du savant organique, Benda ne restait-il pas finalement prisonnier des mêmes stéréotypes que ceux des nationalistes qu'il combattait ? Cette vision dénonciatrice d'une science vassalisée et détournée de son droit chemin, s'accompagne d'une conception de la propagande comme une démarche unifiée, contrainte, venue d'en haut, s'exerçant sur les individus et les institutions. On aurait tout intérêt à déplacer la focale, en analysant la science comme partie d'un système culturel de guerre et en portant à ce titre attention aux rouages des discours savants, plutôt qu'à leur seule charge idéologique. Au bout de ce regard, émerge non pas une pure rhétorique de bourrage de crâne, mais des mobiles complexes et des logiques hétérogènes à l'œuvre, qu'elles soient individuelles ou institutionnelles, psychologiques ou

31. G. Clemenceau, 1930, *Grandeurs et misères d'une victoire*, Paris, Plon, p. 234.

32. J. Benda, *ouvr. cité*, p. 140.

stratégiques, sociales ou politiques. D'autres catégories sont mises en jeu – celles de l'autorité ou de l'expertise, par exemple – et éclairent des formes discursives importées d'autres sphères – celles du diplomate, du témoin, du juge... Autant de lumière jetée sur la variété d'intérêts et d'idéaux qui modèlent l'action, fût-elle savante.

Résumé / Abstract / Compendio

La « science française » dans la guerre des manifestes, 1914-1918

L'autorité que confère la science fut une des ressources décisives de la mobilisation intellectuelle durant la Grande Guerre, qui fit de la lutte du vrai contre le faux un de ses enjeux argumentaires majeurs. Les scientifiques et leurs institutions participèrent ainsi à cette conversion qui les fit passer de l'objectivité affirmée du discours scientifique aux manifestes légitimant l'effort de guerre, et de l'action opérationnelle dans la guerre des sciences et des techniques à l'énoncé des mobiles de l'action. L'article examine les argumentaires mobilisés et leurs logiques.

Mots clés : académie, culture de guerre, intellectuel, manifestes, science.

« French science » involvement in the manifestos warfare, 1914-1918

During the First World War, the authority conferred upon science was one of the most momentous resources used in the nation's intellectual mobilization which made of the struggle of the «right» against the «wrong» one of its major argumentative stakes. Thus scientists and their institutions took part in such a conversion that moved them away from the objectivity of scientific discourse to some kind of manifestos legitimating the war effort as well as from the operational action in the scientific and technological warfare to a position in which they had to focus on the motives of their action. The article analyses the argumentative strategies involved and the logic related to them.

Key words : academia, war culture, intellectual, manifestos, science.

La « ciencia francesa » y la guerra de los manifiestos, 1914-1918

La autoridad que confiere la ciencia fue uno de los recursos decisivos de la movilización intelectual durante la Grán Guerra. Hizo de la lucha de la verdad contra de la mentira uno de sus ejes argumentativos mayores. Los científicos y sus instituciones participaron así a esta conversión que los pasó de la objetividad del discurso científico a los manifiestos que legitimaron el esfuerzo de guerra y de la acción operacional dentro del marco de la guerra entre ciencia y técnica a la enunciación de los móviles de la acción. Este artículo examina los sistemas argumentativos y sus recursos lógicos.

Palabras claves : academia, cultura de guerra, intelectual, manifiestos, ciencia.